

Extrait du Portail de la Liturgie Catholique

<http://www.liturgiecatholique.fr>

Poétique de l'Autel

- Thèmes - Sacrements - Eucharistie - Pour approfondir -



Date de mise en ligne : vendredi 17 aot 2007

Comment éviter l'enflure pour parler d'une chose silencieuse. Car l'Autel est silencieux. Et voilà l'enflure : pour dire ce silence et vous en convaincre, je suis contraint de répéter cette assertion, laquelle pour se persuader de sa pertinence est condamnée à s'éloigner de la vérité simple de ce qu'elle dit. L'Autel est silencieux. Le langage parle. L'Autel se montre. Le discours se heurte à l'Autel comme à une figure de ce qui en lui est indicible et, en un certain moment du Rituel, le fonde, en vérité. Parole donnée autre part que dans le mental et la toute-puissance des pensées, en ce point où elle doit venir pour retentir et être entendue autrement que comme un songe, ou une argumentation, ou même une exhortation vertueuse : testament et alliance, et la prononciation en ce lieu-ci et ce jour même des Noms Divins. L'Autel parce que déjà là, par sa précédence même garantit l'incidence de l'évènement qui a lieu.

Mais, peut-on penser, les pierres, les meubles, et telles silhouettes de fidèles en prière, sont également silencieuses. Silencieuses, peut-être, mais pas « également » silencieuses. L'édifice est un résonateur, « suave sonantis Ecclesiae », comme l'écrivait Augustin. Mais surtout, l'Autel n'est pas silencieux de fait, parce que chose matérielle sans bruit et sans langage, il est constitutivement. Peut-être son silence est-il la première instance de sa manifestation. Sa première capacité poétique serait-elle dès lors à son tour de régir l'intonation ?

Car il est possible de saisir une « poétique » en cette instance où se conjuguent la forme et la force d'une figure singulière ? De ce point de vue, l'autel peut être dit : une capacité. C'est en cela même qu'il n'est ni impérieux, ni pompeux, mais invitational, non pas par je ne sais quel attendrissement de sympathie, mais structurellement, si l'on peut dire, en raison de sa nature potentielle, et de l'hospitalité de tout ce qu'il rend possible, simplement possible, ne serait-ce que pour un sujet du rituel de se tenir debout, dans une belle station, et rendu présent à lui-même, par une sorte de fédération intime de soi à soi, et capable, en cette distanciation autorisée, de rencontrer l'autre semblable, et l'Inconnu.

Dans le site et les comportements que le site, comme site rituel, induit, l'Autel est consacré et érigé pour signifier et inscrire la différenciation, la distribution des places, l'identification des autres, et conjointement il y rend appréhensible la pensée à la fois obscure et lumineuse de cette même distance et séparation. L'Autel participe dès lors de la logique de l'intervalle, de l'entre-deux, de l'entre-tous, comme pour figurer la mesure du don de la distance qui rend le regard possible, et la considération, et, en son fondement, la réciprocité du semblable, sans confusion et par grâce. Il y a toujours analogiquement l'Autel entre toi et moi, entre nous et nous, entre l'Église et l'Église. Il garantit la place de l'autre, et la citoyenneté baptismale de chacun, comme il me mène à ma propre étrangeté lorsque je m'en approche, par dessaisissement.

Poétique, certainement, cette prise de distance vis-à-vis de ce qui relèverait d'une pulsion expressive. L'Autel, silencieux, distant, réservé, presque froid. « L'œuvre pure implique la disparition élocutoire du poète », écrivait Stéphane Mallarmé. Hors-lieu dans le lieu même, merveilleux vide, où retentira l'anamnèse, énonciation rituelle, à la troisième personne, de la narration évangélique, en manière de Testament. L'Autel devient dès lors une figure analogique de la Foi, en ce qu'elle n'est ni une opinion, ni une conviction mais l'attestation hier, aujourd'hui, demain d'une alliance, et l'esse in futuro d'une promesse.

L'Autel où l'on fait mémoire, debout et rassemblés, de Sa mort et de Son érection dans la Gloire, suspend la mimésis au profit de l'attestation, transformant les assistants en témoins, interpellés comme tels, suspend la véhémence au profit de la considération. La place du don est alors le don de la place. On nous pardonnera le jeu des mots. Place marquée qui précède en grâce la place occupée, partagée avec la communauté visible/invisible des sacrifiants et des commensaux. Modestie du support, mais fermeté de ce qui tient et soutient, à la fois les choses portées et les choses environnantes, appelées à témoigner par ce que prises à témoin et inscrites en la scène en leur juste place.

La poétique de l'Autel, c'est son rapport à lui-même, à ses trois dimensions, sa justesse immanente, sa pression autogène, que peuvent corrompre des dérives décoratives ou des diversions allégorisantes. C'est aussi, et surtout peut-être son pouvoir harmonique, sa capacité de faire sonner juste toutes choses dans le lieu, que son foyer tranquille constitue tel comme lieu où l'on se trouve. La poétique s'intéressera dès lors au mode, au caractère de l'insertion de l'Autel dans son environnement, c'est-à-dire à la pression qu'il exerce dans le lieu, au mode d'expression de son autorité, à sa vanité possible d'oeuvre ostentatoire.

Présence suffisamment pleine, sans saturation, qu'un artiste bavard ou magnifique peut rompre ou entraver. Notre cher frère Frédéric Debuyst aime à parler de la modestie de l'Autel. Merveilleuse expression pour parler de Celui qui s'est dit doux et humble de coeur, et que nous appréhendons royal en cette humilité même. Je serais tenté de dire que la modestie vertueuse de l'Autel se soutient d'une modestie sémiotique, c'est à dire qui puisse disposer les signifiants de manière à les rendre capables de travailler en tant que signifiants, de les ouvrir à leur capacité signifiante, de leur permettre de s'articuler entre eux dans une scène heureuse, à l'opposé de l'Autel vantard, oeuvre d'art, occupant la place sans en faire don qu'à lui-même.

Le pouvoir harmonique de l'Autel, comme chose que, seules, ses trois dimensions rendent impérative, privilégie la manifestation indicelle par rapport à la figuration allégorique. Il rayonne sur ce qui relève de l'économie posturale, et dans le lieu annonce la prééminence de la célébration, sans s'y réduire instrumentalement ou fonctionnellement. On conçoit facilement la sensibilité harmonique de l'Autel avec la tenue, la silhouette, la gestuelle des acteurs de l'Assemblée célébrante.

Un seul exemple : l'Autel est un support de ce qu'on y pose. Mais on ne peut pas poser sans déposer et disposer. Disposer inclut la politesse du geste et de la main préhensive et appréhensive de l'espace, du contact, de la distance, mais aussi ostensive et par là, harmonique au regard, à l'intonation, à l'allure. Prendre, placer, laisser, regarder et dire, avec en tous ces moments le même taux de droite considération. Nos anciens appelaient cela religion ou piété.

Faut-il aller jusqu'à parler d'une bonté des formes de l'Autel, bienveillantes à la silhouette humaine, au pain et à la coupe. Faut-il évoquer l'Agneau, plus tendre encore en son sacrifice ? L'Autel vient-il masquer le tragique du Calvaire et la forfaiture des sacrifiants ?

Il tient peut-être au secret de sa figure, sa figure qui s'étend à la scène qu'il induit, et aux sujets pris dans la scène, l'articulation si difficile à appréhender entre la justice et la miséricorde. Car il reste terrible. Mais l'ancrage de sa figure au plus serré de l'économie du péché et de la grâce, jusqu'au suprême de la mort et de son Ailleurs, précisément nous préserve de l'horreur, sans effacer la gravité du péché et de la mort certaine. L'Autel, témoin d'une alliance pacifique se tient comme une intelligence muette de la philanthropie divine. Peut-être est-ce là quelque chose du rôle tutélaire de l'Autel domestique ou public de l'Ancienne Grèce et de Rome. Car d'une certaine façon l'Autel veille, silencieusement.

Père Jean-Yves Hameline

Article extrait de la revue [Chroniques d'art sacré](#), n78, été 2004, p 6-9